

« une espérance commune ? »
Lettre aux Éphésiens 4,1-13

Je vous y exhorte donc dans le Seigneur, moi qui suis prisonnier : accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu ; en toute humilité et douceur, avec patience, supportez-vous les uns les autres dans l'amour ; appliquez-vous à garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre vocation vous a appelés à une seule espérance ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous, et demeure en tous. À chacun de nous cependant la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ. D'où cette parole : Monté dans les hauteurs, il a capturé des prisonniers ; il a fait des dons aux hommes. Il est monté ! Qu'est-ce à dire, sinon qu'il est aussi descendu jusqu'en bas sur la terre ? Celui qui est descendu, est aussi celui qui est monté plus haut que tous les cieux, afin de remplir l'univers. Et les dons qu'il a faits, ce sont des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des bergers et catéchètes, afin de mettre les saints en état d'accomplir le ministère pour bâtir le corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude.

En cette semaine de prière pour l'unité des Chrétiens, le choix qu'a fait l'Église Apostolique Arménienne de ce passage de la *Lettre aux Éphésiens* a de quoi surprendre. Cette lettre est un appel à faire une la communauté des disciples du Christ, qu'ils soient Juifs ou non-Juifs, c'est-à-dire, dans le langage de l'époque : Juifs ou païens.

Aujourd'hui, au 21ème siècle, serait-il possible qu'un Chrétien soit le païen d'un autre Chrétien ?

De plus, l'appel à l'unité contenu dans cette lettre s'adresse à des croyants réunis en communauté dans un lieu précis et qui doivent relever le défi de vivre ensemble leur culte avec ses problèmes pratiques, ses questions financières, son action solidaire, bref, qui doivent *faire église*.

La semaine de prière pour l'unité des Chrétiens s'adresse aux différentes dénominations chrétiennes dispersées de par le monde ; c'est d'ailleurs sa grandeur, car elle réunit des entités qui n'ont presque aucun point commun. Entre l'histoire très ancienne de l'Église Apostolique Arménienne et notre Église Protestante Unie de France, les différences sont énormes.

Il n'y a presque aucun point commun entre nos églises sauf : Jésus le Christ. Mais, là encore, de quel Jésus parle-t-on ? Comment est-il reconstitué dans telle ou telle tradition ? Comment sa part divine est-elle comprise dans une église ou une autre ? Partout les difficultés persistent.

La commission Foi et Constitution, créée au tout début du XXème siècle par les Épiscopaliens et d'autres églises issues de la Réforme est aujourd'hui une entité à l'œuvre au sein du Conseil Œcuménique des églises pour travailler les questions théologiques de manière à pouvoir dépasser les blocages qui empêchent encore aujourd'hui les églises chrétiennes de partager ensemble ce qu'elles ont de plus beau et de meilleur pour ce monde : la communion par exemple. On pourrait se dire, découragés après tant de siècles de désunion, que c'est inutile. Pourtant, la présidente de cette commission, la pasteure norvégienne Stéphanie Dietrich témoigne de l'intérêt très important des jeunes générations pour cette action œcuménique. La génération qui vient est

portée à l'œcuménisme par le seul fait qu'elle a des défis environnementaux à relever qui ne lui permettent pas de s'arrêter aux différences doctrinales et ecclésiologiques entre les dénominations religieuses. Stéphanie Dietrich insiste aussi sur le fait que les lieux œcuméniques permettent de cultiver une amitié qui permettra à chacun de rester ami avec l'autre, par-delà les divisions que les pouvoirs politiques divisés, les guerres, les catastrophes naturelles peuvent entraîner. L'œcuménisme est, pour elle, un vecteur de paix pour notre monde.

Le témoignage de cette responsable est exemplaire et je souscris à son diagnostic (que vous pouvez retrouver sur le site du Conseil Œcuménique des églises). Malheureusement, pour arriver à une telle liberté dans la rencontre avec la diversité religieuse, il faut avoir pris une hauteur de vue qui manque à beaucoup de responsables d'églises: nous manquons souvent de confiance, en gardant en mémoire les échecs de certains essais de dialogues.

Prendre de la hauteur, c'est précisément le parti pris par la lettre aux Éphésiens dont nous avons partagé les mots pleins d'espérance. La mention des lieux célestes comme point de vue englobant de Dieu sur ses enfants est employée à plusieurs reprises dans toute la lettre. Et l'on comprend bien que pour obtenir l'unité avec la diversité, le mieux soit de s'élever, jusqu'à ne plus voir, de loin et de haut, qu'une seule et même église, une et indivise.

Mais voilà, décréter l'unité n'est pas la faire réellement. Et quand j'entends les jeunes qui se retrouvent dans des lieux de dialogues œcuméniques, quand je les vois se marier avec des confessions chrétiennes différentes, quand je les entends parler de ce qu'ils comprennent des autres façons de vivre une foi chrétienne, ils ne semblent pas vouloir gommer les différences qui font la singularité de l'autre et l'intérêt du dialogue. Au contraire, ce qui est fascinant, c'est que l'autre se dise chrétien et qu'il ou elle ne le vive pas du tout de la même façon.

Alors, comment atteindre l'unité ? Suffit-il d'affirmer : « *Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre vocation vous a appelés à une seule espérance ; un seul Seigneur, une seule foi,*

un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous, et demeure en tous ».

Cet argument d'autorité qui remet chacun sous le regard de Dieu soulève une contradiction : chacun reçoit différemment la présence de Dieu dans sa vie. Les témoignages bibliques, canoniques ou non, le montrent eux aussi et la diversité des points de vue sur Dieu et comment il convient de lui être fidèle, semble bien être constitutif du christianisme.

C'est d'ailleurs dans la diversité que le christianisme s'est développé. Cette diversité se glisse même jusque dans la rédaction de la lettre qui n'est peut-être pas Paul et qui a quelques accents qui la rapprocheraient des écrits johanniques.

L'auteur de l'Épître aux Éphésiens aurait emprunté l'identité de Paul pour jouir de son autorité auprès des destinataires de sa lettre et faire passer son message singulier. Geste intéressant qui remet au centre de la question de l'unité, la pluralité du langage.

Que cherchons-nous quand nous cherchons l'unité ? Ne suffirait-il pas de rechercher la paix ? Un pacte de non-agression et de respect de la pratique et de la foi de l'autre dans sa dénomination religieuse ? Ne pourrait-on pas être conséquent et accepter les décisions des synodes de chaque église en laissant chacun faire son chemin sans chercher à nous changer les uns les autres ?

Sans doute cette attitude minimaliste fait craindre que nos chemins finissent pas ne plus jamais se croiser. La paix, comme le respect et l'amitié ne sont pas donnés, il faut les cultiver. Et il n'est pas certain que nous soyons appelés à nous laisser scléroser, chacun, dans nos identités croyantes.

Dans son magnifique livre, *Le Christ à la croisée des religions*, le théologien Raphaël Picon nous retrace la christologie et le pluralisme de John Cobb, penseur de la théologie du « process ». Dans son ouvrage intitulé *Theology as political Theology*, Cobb soutient que, à la suite de Thomas d'Aquin, puis de Kant, nous savons du monde que nous expérimentons qu'il est toujours celui que nous construisons. Il n'existe pas en lui-même, indépendamment des êtres humains qui le pensent, l'organisent et le vivent. Cobb applique cette conviction au champ de la théologie en précisant que Dieu lui-même n'est pas une instance de l'au-delà, mais qu'il est ce que nous faisons de lui tout en nous donnant la puissance de faire de lui ce que nous en faisons. Il ne s'agit pas ici de dire que nous créons Dieu, mais qu'il est la forme même de notre pensée théologique. Il est à la fois le contenu d'une projection personnelle et la puissance qui nous permet de formuler cette projection, sans jamais se laisser réduire à cette projection subjective et personnelle. Il est le langage grâce auquel nous pouvons le penser. Dans la foi, Dieu se donne comme langue de la foi.

Avec une telle définition de Dieu, le pluralisme des religions et des confessions est assumé

et valorisé comme révélation de la foi de chaque personne. Loin de nous enfermer chacun dans notre sphère singulière de foi, cette pluralité des façons d'être en relation avec Dieu, est comme une richesse immense qu'il convient de découvrir par le dialogue.

John Cobb soutient que c'est dans le dialogue avec les autres religions que se révèle le christianisme, justement par la découverte, au contact de l'autre, différent, de ce qui est singulier dans le christianisme.

On pourrait aisément élargir cela aux confessions chrétiennes, qui, si elles dialoguaient sans peur de perdre un peu de leur âme, pourraient puiser de ces rencontres une révélation sur elles-mêmes et une transformation vers plus d'intelligence du monde et de notre propre foi.

Dans la théologie de John Cobb, le Christ est à la croisée des chemins de ce pluralisme ; il est « la voie qui n'en exclut aucune ». Figure inclusive par excellence, le Christ révèle le pluriel dans l'Un sans le réduire à lui seul. Il est dans les relations qu'il tisse et il est tissé de ces relations.

C'est une anthropologie qui connaît la limite de ses connaissances, que nous propose John Cobb. La pluralité m'aide à connaître ce qui est « impensé » dans ma foi.

Si l'on en croit John Cobb, ce n'est pas d'un point de vue divin surplombant que nous viendra l'unité, ni d'une figure christique une et indivise, mais du débat que le Christ suscite, débat sur l'humanité, débat sur la divinité, mais surtout, débat entre les théologies que nous construisons, chacun, chacune, à sa manière, dans le langage où nous évoluons.

Rencontrer une personne d'une autre religion, d'une autre confession, c'est d'abord recevoir sa différence et la révélation des raisons pour lesquelles nous ne sommes pas de sa religion ou de sa confession. Sans animosité, sans rejet, seulement parce qu'alors sa foi se révèle dans sa singularité qui ne peut être que la sienne, mais qui enrichit ma compréhension.

L'Épître au Éphésiens insiste sur la descente sur la terre de Jésus et sa montée vers le ciel, pour dire, dans son langage très spatialisé, la rencontre que le Christ provoque entre le divin et l'humain. C'est sans doute à ce débat toujours ouvert que nous pouvons arrimer nos rencontres plurielles, non pas un affrontement dogmatique qui oppose des doctrines les unes aux autres, mais un débat existentiel dans lequel chacun se pose sincèrement la question de ce qui est christique dans son existence. Ce point de rencontre entre ciel et terre, cette croisée des chemins de foi qui me construisent et construisent une espérance commune.

Oser ensemble ce débat nous fera nous rencontrer en cœur à cœur, dans ce que chacun a sans doute de plus précieux et de plus intime, mais aussi de plus vrai.

AMEN.